

Identité, gage d'unité en période post-crise dans *Siegfried* de Jean Giraudoux

SIDIBE Mamadou

Enseignant-Chercheur

Maître-Assistant

Université Yambo Ouologuem de Bamako (Mali)

Département Lettres

mamadousid2@gmail.com

KONTA Issa

Docteur

Vacataire

Université Yambo Ouologuem de Bamako (Mali)

Département Lettres

issaoumar11@gmail.com

Résumé : Cet article traite la question identitaire chez le dramaturge français Jean Giraudoux dans *Siegfried* (1928), une pièce de théâtre inspirée de son roman. Le parcours de l'auteur qui le lie à la fois à l'Allemagne et à la France fait de lui le dramaturge idéal qui attache un prix à l'unité. L'objectif de l'étude consiste à confronter les différentes identités attribuées au personnage Siegfried tout au long de cette pièce de théâtre afin de prouver la vertu identitaire en période d'incertitude. Siegfried, à la fois allemand et français, véhicule des messages de paix et de réconciliation en déconstruisant les mythes néfastes relatifs à l'histoire de ces pays.

Mots clés : Identité, gage, post-crise, Siegfried, unité

Abstract : This article addresses the question of identity in the work of French playwright Jean Giraudoux in *Siegfried* (1928), a play inspired by his novel. The author's journey, which links him to both Germany and France, makes him the ideal playwright who values unity. The objective of the study is to confront the different identities attributed to the character Siegfried throughout this play in order to demonstrate the virtue of identity in times of uncertainty. Siegfried, who is both German and French, conveys messages of peace and reconciliation by deconstructing harmful myths relating to the history of these countries.

Key words : Identity, guarantee, post-crisis, Siegfried, unity

Introduction

Il est difficile de cerner l'identité sous un seul angle. C'est d'ailleurs ce qui fait agir Danilo Martucelli en soulignant une dualité par rapport à l'identité : la permanence dans le temps et une série de profils sociaux et culturels (D. Martucelli, 2002, p. 343). Ainsi, le corpus girauducien peut apporter une plus-value à la quête de l'unicité. Face au personnage, les uns et les autres sont confrontés à des problèmes « d'ouverture identitaire particuliers » (D. Martucelli, 2002, p. 344) ; d'où la manifestation des signes ou objets distincts. Les manifestations littéraires ont toujours eu comme socle les réalités sociopolitiques. En effet, nous faisons face à des situations de crise ou post-crise qui interpellent la conscience humaine. En parlant d'identité, nous mettons l'accent sur un certain nombre d'éléments relatifs à un personnage, ses sentiments d'appartenance, d'existence, d'unité et d'évolution etc. Par des indices identitaires, les hommes s'entretiennent et brisent tous les liens

jadis sacrés qui ont toujours consolidé le vivre ensemble. Dans cet ordre d'idées, il arrive que les antécédents susmentionnés servent d'apanage afin d'indexer certaines communautés de « persona non grata » à l'intérieur ou à l'extérieur. Ainsi, nous estimons qu'une lecture minutieuse de *Siegfried* de Jean Giraudoux apportera des pistes de solution ; d'où ce titre : « Identité, gage d'unité en période post-crise dans *Siegfried* de Jean Giraudoux ». Pour mener à bien cet article, la problématique suivante se dégage en ces termes: l'identité n'est-elle pas une source de cohésion sociale ? L'objectif de l'étude consiste à confronter les différentes identités attribuées au personnage Siegfried tout au long de cette pièce de théâtre afin de prouver la vertu identitaire en période d'incertitude. Alors, nous privilégions l'approche sociologique et discursive autour des différents dialogues. D'une part, il sera question des perceptions identitaires franco-allemandes et d'autre part d'un regard unifié de la même problématique.

1. Crise identitaire franco-allemand dans *Siegfried* de J. Giraudoux

Le monde actuel fait l'écho parfait des crises identitaires de façon pérenne. Les conflits sociaux, les prises de positions politiques ou idéologiques font que les hommes flottent ; d'où « l'éclatement et la prolifération des modèles d'identifications » (D. Martucelli, 2002, p. 345). Ainsi, il est indéniable que l'identité rime avec la société. En effet, du point de vue sociologique Giraudoux a eu le bon réflexe de situer son personnage dans l'un des pays qui ont connu des antécédents tout en poussant les habitants voisins à aller en quête. Donc, il veut redorer ou métamorphoser (I.KONTA, 2022) l'atmosphère néfaste préconçue. En outre, nous nous référons à Danillo Martucelli qui a proposé quelques outils d'analyse d'une crise d'identité. En ce sens, il propose des pistes comme : désinstitutionnalisation, bouleversement des parcours, la détraditionnalisation (D. Martucelli, 2002, pp 347-349)

1.1. La perception franco-allemande d'une identité en crise

Le rapport entre ces deux pays ne se résume pas seulement à un fait mythologique. Par contre, il peut désigner un fait répétitif qui a tendance à devenir une vérité absolue, mais sa rencontre avec la littérature l'oriente et l'offre plus de dimensions. À ce propos, faisons appel à Foudil Dahou lorsqu'il dit : « le mythe évolue en thérapies culturelles, dans sa rencontre heureuse d'avec la littérature de science-fiction, il corrige les scénarios de vie qui emprisonnent les sociétés dans leurs psychoses collectives » (F. Dahou, 2008, p. 118). La mise en relation du mythe et littérature est un moyen d'interpeller le passé, le présent et le futur sur les questions d'ordre social. Les troubles liés aux deux guerres mondiales ont créé des effets importants chez certains pays au point que leur relation est entraînée par une sorte de rivalité. Après la première guerre mondiale, plusieurs écrivains ont clairement souligné l'existence d'un fossé rempli de haine, de mépris entre les populations françaises et allemandes. Certains écrivains schématisent la tension par l'échec de la réconciliation des personnages perpétuée par une histoire d'espionnage entre l'Allemagne et la France. (A. Bernède, 2017, p. 307)

1.2. La perception identitaire allemande

Le héros occupe la plus haute fonction du pays. En un laps de temps, il gagne la confiance de la majorité de la population qui voit en lui l'homme idéal. En effet, pour mieux comprendre le regard allemand de son identité, Siegfried se prépare chaque fois qu'il doit rencontrer les soi-disant parents qui l'observent de loin lors de sa descente à l'escalier. Cette nation connaît des pensées antérieures qui l'animaient de façon néfaste et Siegfried apparaît comme l'innovateur :

BARON VON ZELTEN : Il est rentré, il t'a mise au courant de son succès, je le vois à ton visage ! Tu rayannes, cousine. Que l'adoption par nos députés d'une constitution aussi étiqne donne cet éclat aux joues d'une jolie Allemande, cela me rend moins sévère pour elle.

EVA : Une allemande peut se réjouir de voir L'Allemagne sauvée. Après avoir accolé pendant trois l'adjectif « perdue au mot « Allemagne » il est doux de le changer par son contraire. (J. Giraudoux, 1928, p. 5)

Nous repérons tout de suite la dualité des pensées en Allemagne où se déroule cet échange entre deux personnages de sexe opposé. La jeune Allemande apparaît souvent comme l'inspectrice en ayant l'œil vigilant sur l'environnement du héros. L'opposant du projet d'Éva serait Zelten qui est pressé de rencontrer le héros de la rupture. Il affiche une volonté farouche de détrôner Siegfried en déstabilisant son projet de société qu'il juge anti-allemand. Il estime que son pays n'est pas un ciel ouvert où n'importe qui peut arriver et agir de son gré. Le personnage fait appel ici à une utopie ancienne qui coulait bien entre les Allemands et leurs voisins. Après son échange avec Eva, il mène une politique contre le héros et cela nous permet d'analyser la dualité des idées franco-allemandes. Cette analyse ne s'inscrit pas dans une sorte de diatribe, mais consiste à suivre la déconstruction d'une idée préconçue. Pour aboutir à son projet qui consiste à rendre l'Allemagne aux Allemands, le personnage giralducien va procéder à une remise en cause du héros. Cette philosophie devient le culte de Zelten, partisan du passé que Jean Giraudoux veut déconstruire. Il critique l'ambiguïté du héros et donne une première identité relative à son projet de déstabilisation :

BARON VON ZELTEN : Le projet de Siegfried ! Ne dirait-on pas que j'ai voté contre les Walkyrie et toute la légende allemande !...Parce qu'il t'a plu, voilà sept ans, dans ton hôpital, de baptiser du nom de Siegfried un soldat ramassé sans vêtements, sans connaissance, et qui n'a pu, depuis, au cours de sa carrière politique et de ses triomphes, retrouver ni mémoire ni son vrai nom, tout ce qu'il peut dire ou faire jouit du prestige attaché au nom de son parrain !..Qui te dit que ton Siegfried ne s'appelle pas Meyer avant sa blessure (J. Giraudoux, 1928, p. 6).

Il apparaît que le dramaturge critique la mauvaise volonté du personnage qui n'est pas fondée. Le personnage est psychologiquement dépassé par le trajet du héros qu'il compare à leur légende « Walkyries ». En effet, Zelten décide de déstabiliser Siegfried puisqu'il trouve ceci absurde : « voilà sept ans [...] au cours de sa carrière politiques et de ses triomphes ». Un soldat sans identité parvient rapidement à dépasser les autochtones dans le domaine de la politique et du triomphe. Alors, nous pouvons estimer qu'il existait alors une crise de confiance entre les responsables politiques : la remise en cause à la fois de la politique extérieure et intérieure. Il cherche tout de même une identification en donnant les indices d'identification par l'accoutrement et les compétences internes. Certains prétendants parents de Siegfried se sont focalisés sur l'accoutrement. L'habillement est un indice identitaire que Florence Gherchanoc & Valérie Huet ont développé dans « *Pratiques politiques et culturelles du vêtement* » (F. Gherchanoc et V. Huet, 2007, p. 3-30). Malgré l'intérêt que la majorité accorde à leur héros, Zelten est farouchement opposé à la grandeur allemande accordée à un étranger dont il ignore la nationalité. C'est ainsi qu'il s'affirme comme un nationaliste avéré prêt à combattre la personnalité du héros dans ses prises de parole :

[...] lui, est né soudain voilà six ans dans une gare de triage, sans mémoire, sans papiers et sans bagage [...] Qu'il retrouve famille ou mémoire, et il redeviendra enfin notre égal... // [...] Pas votre nom, pas votre familles [...] J'ai découvert que celui qui juge avec son

cerveau, qui parle avec son esprit, qui calcule avec sa raison, que celui-là n'est Allemand (J. Giraudoux, 1928, p. 7-9 ;48)

Dans le passage, se dégage le champ lexical de l'identité chronologique du héros même si le personnage fait l'économie de certains détails de cet itinéraire « né ; sans papiers et sans bagage, famille ». L'auteur a la volonté de faire renaître un nouvel homme sans coloration politique. La période de six ou sept ans n'est pas un choix fortuit, car dans nos sociétés, c'est l'âge de l'initiation, alors qu'avec le système scolaire, la plupart des pays considèrent cet âge comme le début des études primaires. Les sept ans ont permis au héros de grandir par le soutien de la jeune Eva afin d'apprendre à parler, à s'habiller et à étudier, mais aussi à affronter ses auditeurs de tout bord. Le jugement apporté au héros est ambigu, car les aspects dénoncés sont aussi des valeurs par lesquelles nous pouvons tirer une collaboration : « celui qui juge avec son cerveau, qui parle avec son esprit, qui calcule avec sa raison ». Jean Giraudoux critique alors la volonté allemande de se passer de ces remarques par le biais de Zelten : « [...] que celui-là n'est pas Allemand ». Après ce temps d'adaptation sous forme d'initiation, le héros devient célèbre et se hisse à la plus grande fonction de la nation avec des principes modernes « Constitution et Libéralisme » (Jean Giraudoux, *Siegfried*, 1928 :6). Ces deux concepts sont prépondérants dans la vie de la nation lorsqu'ils sont mieux compris par le peuple qui a besoin de constitution et de liberté. Jean Giraudoux en créant ce climat en Allemagne, réveille les démons de Zelten, partisan d'un Allemand incapable de se métamorphoser :

EVA : Avec Siegfried, l'Allemagne sera forte.

ZELTEN, impétueux : L'Allemagne n'a pas à être forte. Elle a à être l'Allemagne. Ou plutôt elle a à être forte dans l'irréel, géante dans l'invisible. L'Allemagne n'est pas une entreprise sociale et humaine, c'est une conjuration poétique et démoniaque. Toutes les fois que l'Allemagne a voulu faire d'elle un édifice pratique, son œuvre s'est effondrée en quelques lustres. Toutes les fois où il a cru au don de son pays de changer chaque grande pensée et chaque grand geste en symbole ou en légende, il a construit pour l'éternité ! (J. Giraudoux, 1928, p. 6)

Le nationaliste est de plus en plus clair ici avec la répétition d'au moins quatre fois « L'Allemagne » qui devient un sujet d'interrogation qui oscille entre le présent et le passé. Partant de ce doublement, nous rejoignons Jules Brody lorsqu'il dit : « La dramaturgie girauducienne vise donc à une finalité amphibologique, tantôt célébrant le retour à l'innocence, tantôt prononçant la fin de l'innocence ». (J. Brody, 2002, p. 58.) Eva et Zelten sont dans cette tendance pour donner une finalité au caractère du héros qui est devenu l'objet de tiraillement. Avec ténacité, Zelten donne l'idée d'un pays au service des autres en se consacrant à un développement intérieur « L'Allemagne n'a pas à être forte. Elle a à être l'Allemagne ». De là, la question de la puissance apparaît clairement comme une problématique entre Zelten et Eva, tous deux ayant comme vision l'avenir de la patrie de façon diverse. Pour mener à bien sa lutte, il lui faut donner des indices auxquels il reconnaît son pays qui est lyrique et infernal. Même si le Professeur Abdelghani El Himani (2011) voit les éléments du discours sous l'angle du romantisme, nous nous inscrivons dans la considération identitaire qui distingue l'Allemagne des autres pays. Par ailleurs, Zelten remet en cause la volonté du redressement social voulu par Eva et Siegfried sous prétexte que l'échec du changement est une habitude allemande : « Toutes les fois que l'Allemagne a voulu faire d'elle un édifice pratique, son œuvre s'est effondrée en quelques lustres ». En effet, le dramaturge par la question identitaire met aussi les personnages à critiquer et approuver les tares de la société. Plus loin, Zelten approfondira la représentation qu'il fait de sa patrie, la plus

belliqueuse malgré l'après-guerre. La guerre qui est un phénomène de mauvais souvenir, devient tout autre pour cet Allemand qui trouve le plaisir à faire le récit des champs de bataille. Il apparaît comme un homme qui lutte sur plusieurs fronts à la fois au sens du patriotisme. Cette image porte à croire que le pays est en quête de stabilité, car la guerre se mène pour retrouver la quiétude: « Zelten : ce que je fais ? Je continue. En Allemagne, l'on continue. Je fais la guerre ». (Jean Giraudoux, *Siegfried*, 1928 :6). L'Allemand s'étonne avant de confirmer ce qui fait son quotidien, mais nous notons que cette guerre a une visée plus individualiste et interne.

1.3. La perception identitaire française

Dans ce rapprochement des nationalités, il apparaît une forme d'invitation qui permettra l'identification des uns et des autres :

ZELTEN : [...] Écoute, Muck. On va sonner. Tu verras deux étrangers, deux Français ? Tu sais reconnaître des Français en voyage...
MUCK : Naturellement, à leur Jacquette.
ZELTEN : [...] Cela t'ennui de bien recevoir les Français ?
MUCK : Pourquoi ? Aux tranchées, entre les assauts, nous bavardons quelques fois avec les Français (J. Giraudoux, 1928, p.8).

Le français, pour le personnage allemand, est un étranger, ce terme annonce déjà un écart, un sentiment de distinction entre le français et l'allemand. En plus, les interrogations sur la reconnaissance de ses étrangers prouvent suffisamment le fossé possible entre les nations. Ensuite, le sentiment de réception est mis en doute : « cela t'ennui de bien recevoir les Français » fait appel à un trouble du passé. Alors, le Français à quel lien avec l'Allemand ? Surement un lien d'adversaire de bataille de guerre « entre les assauts » avec qui le lieu d'expression privilégié était le champ de bataille. Les mots utilisés pendant cette période ont-ils une bonne connotation ? En lisant l'article de «CRID» (1914-1918) nous constatons que les Français et les Allemands échangent des mots courtois vu le contexte et l'espace. Par ailleurs, les interrogations sur le sentiment de réception pourraient signifier que Zelten nous plonge dans une période où les tensions étaient très tendues entre les deux nations. En plus, la France que Zelten soulignait, était associée à une autre identité « l'un de ces Français est une canadienne » (J. Giraudoux, 1928, p. 9). D'un constat général, chaque personnage entrant en scène a le goût de l'identification :

GENEVIÈVE : Où sommes-nous enfin, Robineau ?
ROBINEAU : Au kilomètre onze cent cinquante de Paris, GENEVIÈVE, devine.
GENEVIÈVE : Quel froid ! Tout ce que je devine, c'est que ce n'est pas à Nice ! Où sommes-nous ?
ROBINEAU : Tu vois la ville entière de cette fenêtre...
GENEVIÈVE : Ce n'est pas à Nice.....
ROBINEAU : toujours tourné vers le public, partant comme à lui-même, mais haut : C'est le National Museum ! (J. Giraudoux, 1928, p.11).

Dans cet échange, nous remarquons une Française préoccupée par l'usage des points d'interrogation dans la transcription de son message, mais aussi craintive, car elle a un ton d'étonnement par le point d'exclamation. Elle se sent perdue et éprouve une méconnaissance totale de la ville allemande qui réduit ses expressions par l'utilisation des points de suspension. Le Français semble ne pas être la bienvenue en Allemagne ou du moins craint vu la surprise de Geneviève: « Que cherches-tu à Gotha ? ». Il semble que ce voyage s'inscrive dans le cadre du ressourcement chez l'autre : « De la philologie ». Ce paradigme de l'étude à l'étranger ouvre une

fenêtre sur la vie de l'auteur : « il avait préparé, à l'École Normale, l'agrégation d'Allemand, sans beaucoup d'aptitude et sans aucune ardeur, et y avait échoué » (J. P. Giraudoux, 1982, p. X). Si l'Allemand se présentait par le biais de Zelten, Robineau situe la France comme étant une nation dotée d'une diversité culturelle : « Sorbonnards/ Montparnasse ». (J. Giraudoux, 1928, p. 11). Le personnage girauducien attribue un réseau d'identifications de la nationalité française sur l'échiquier politique : « Zelten [...] le démocrate paisible des Bibliothèques royales ». (J. Giraudoux, 1928, p. 14). La démocratie devient une ouverture politique qui prend en compte la plus grande considération du peuple et la bibliothèque, le symbole des connaissances. Cet intellectuel français qui a la soif du savoir, veut influencer l'Allemand afin qu'il admire sa culture :

ZELTEN : Et Forestier, tu connais Forestier ?

ROBINEAU : L'écrivain ? [...] Je ne connais que son œuvre. Œuvre admirable ! C'est lui qui prétendait redonner à notre langue, à nos mœurs leur mystère de sensibilité. Qu'il avait raison ! Chaque fois que je lis *Le roman de la Rosée* j'en suis convaincu davantage... Introduire la poésie en France, la raison en Allemagne, c'est à peu près la même tâche. (J. Giraudoux, 1928, p. 16).

Zelten par ses interrogations nous permet d'appréhender une valeur culturelle française. Il éprouve un intérêt particulier pour la littérature, mais surtout le rôle de l'écrivain. Même si l'Allemand cherche toujours des preuves pour enlever à Siegfried « l'habit d'emprunt » en faisant recourt à Forestier. Au-delà de la référence littéraire, nous remarquons une nation émaillée par sa production littéraire universellement devenue son antécédent dans le monde. Il revient à cette nation d'œuvrer la pratique littéraire qui est liée à l'inspiration de l'écrivain qui devient « un voleur de mots » (M. Schneider, 1985, p. 13). En outre, l'écrivain est considéré comme le « souffle » qui donne vie à la langue et à la culture, par cette magie du verbe. En plus de Zelten qui accorde une attention particulière à la notion d'identification, Siegfried à son tour ne manque pas de donner des indices :

GENEVIEVE : il faut que je parte.

SIEGFRIED : [...] Des gens, de petits gens le disent parfois le soir, sans s'en douter, dans la rue. Pour moi, ils jonglent avec la flamme. La plupart des écrivains l'évitent, mais Goethe par bonheur- on voit bien que c'est lui le chef- l'emploie à tout propos. Les critiques le lui reprochent, regrettent ces trous banals dans son œuvre. Moi, quand ce mot revient, il me semble voir la chair de Mignon à travers ses hardes, la chair d'Hélène sous sa pourpre. (J. Giraudoux, 1928, p. 42).

Cet échange éphémère met aussi l'accent sur la magie du verbe avec l'emploi du mot soir qui donne plusieurs interprétations selon les auteurs. Siegfried a créé un jeu en se faisant passer comme un personnage hanté par les souvenirs du passé dans le dessein de retenir la Française en terre allemande. C'est pourquoi avant de prononcer les adjectifs « ravissant et ravissante », il monopolise la parole.

Si les trois premiers actes se déroulent en Allemagne le héros et le dramaturge acheminent leur projet en France à la ligne idéale. Et la France devient selon Ledinger « [...] le seul pays du monde dont l'avenir semble toujours strictement égal à son passé. Le sens de ces institutions » (J. Giraudoux, 1928, p. 66). Le portrait de la France qui apparaît dans la pièce avant que les personnages ne se retrouvent au niveau de la frontière entre strictement dans le cadre politique dans lequel il est question de la stabilité des organes de gouvernance.

2. L'Allemagne et la France : une identité métamorphosée

Jean Giraudoux, en s'inspirant du mythe, décide de transformer l'antipathie en amitié d'où sa particularité et l'originalité de sa pièce. Le dramaturge brise les pistes de la querelle : « Une boîte à idée où Giraudoux a brassé vieilles et nouvelles idées de gauche et de droite, profondes et superficielles, de source allemande et de source française » (J. Body, 1975, p. 267). L'écrivain par son personnage (Fonteloy) puis son héros (Siegfried) incarne le rapprochement. Ce renouveau s'opère par l'orientation de la majorité des scènes et personnages en Allemagne, mais aussi la possible reprise des activités économiques par : Robineau et Zeltén. Dans sa quête d'identité, Siegfried devient un objet d'appréciation de deux femmes : l'une Française et l'autre Allemande. Eva a soigné, rééduqué et aimé le soldat amnésique, en dépit de l'incertitude sur sa nationalité. Quant à GENEVIEVE, au lieu de détester le personnage vivant en Allemagne, elle l'accepte au contraire sans réserves : « Siegfried, je t'aime ! » (M. M. Campiche, 1905-1928, p. 742). Le personnel rejette l'hypocrisie bourgeoise en prônant la fraternité. Dans le même sens, l'auteur répond à ceux qui le traitent d'avoir mis l'Allemagne au-dessus de son pays natal en disant :

[...] Cette soumission des éléments domptés, la lune vue de Munich porte un aigle noir en son centre cette séduction à rebours, les femmes portent des numéros sur leur muscle, cette gravité sans profondeur, la révolution n'est qu'une facette d'atelier, est-ce Siegfried qui en est responsable ? Ainsi passent autour de ce cerveau sans mémoire, de cet Europe sans patrie, un pays sans arbres, sans fleuves, des maisons sans toits, des têtes sans cheveux, des yeux au double regard (J. Giraudoux, *Les Feuilles libres*, 1923, p. 396).

En outre, l'auteur fait de telle sorte qu'aucun visiteur n'ait un indice possible sur Siegfried, c'est là tout le génie de l'auteur de mettre toutes les parties à une quête à long terme. Ainsi, La maison de Siegfried est devenue un lieu d'audience particulière qui est toujours pris à l'assaut de la scène I à la scène III. Ce n'est qu'à la scène IV que le dramaturge donne la parole aux parents « Troupe bigarrée et morne » (J. Giraudoux, 1928, p. 9) regroupant les hommes de classes différentes d'où l'harmonie de cette quête. Pour renforcer davantage notre analyse, nous associons également l'arrivée des Français à la demande d'un Allemand. Ceci justifie clairement le renversement de l'ordre ancien puisque cette invitation n'est nullement une déclaration de guerre, mais celle d'apporter une assistance à une problématique. Alors, pour planter déjà le décor d'une tentative nouvelle, le dramaturge établit ce dialogue :

GENEVIEVE : Qu'y a-t-il ?

ROBINEAU : avec inquiétude : Il y a que pour la première fois depuis la guerre. Genevieve, je vais retrouver un ami allemand, toucher de mes mains un allemand ! Depuis sept ans, je n'ai plus vu l'amitié sous ce visage. Je me demande ce qu'elle va être ? (Jean Giraudoux, *Siegfried*, 1928, p. 13).

La rencontre avec les germaniques semble étonnée les français « qu'y a-t-il ?/ avec inquiétude ». Le dialogue donne déjà une lueur d'espoir dans le renouveau ou le renversement des tendances antérieures « pour la première fois ». Le dramaturge met en valeur les sens humains « la vue ; le toucher ». Donc, il y a déjà un élan de rapprochement pour briser « la glace » du passé afin d'écrire une nouvelle page : « ...je n'ai plus vu l'amitié sous le visage. ». L'allemand ne se présente plus comme un adversaire, mais un ami. Dans une telle situation, Robineau ouvre le champ de la réflexion sur l'avenir bilatéral. Les français s'attendent ainsi à une réunification de la relation qu'ils ont avec leur voisin de guerre « depuis la guerre » dans un passé houleux.

Au-delà des clivages évoqués dans les parties précédentes, le dramaturge crée un homme hybride avec une coloration allemande et française, mieux doté des cultures des deux pays « Constitutions modèles/ des arguments de la Science/ grands savant » (J. Giraudoux, 1928, pp.17-29). Même Zeltén qui souhaite découvrir l'identité de Siegfried participe sans le savoir au projet giraudouxien : « Siegfried a été trouvé nu, sans mémoire, sans langage, dans un amas de blessés. Je soupçonne que Siegfried et Forestier sont le même homme » (Giraudoux, 1928, p. 16). En effet, l'arrivée de Siegfried/Forestier dans la clinique d'Eva est inexplicable, car aucun indice textuel ne prouve l'itinéraire qui le conduit en Allemagne. En même temps, les Français le réclament comme Forestier, alors prenons les mots de Francis Berthelot « qui a procédé à la substitution ? Personne n'en sait rien ». (J. Giraudoux, 1928, p. 57). La double casquette de Siegfried met aussi Geneviève dans l'embarras, car les traits distinctifs qui caractérisent Jacques Forestier ne sont pas compatibles à hauteur de souhait : « [...] Ce n'est pas son pas... [...] c'est sa voix ! C'est son ombre : / le contraire ! Les fauteuils étaient juste le contraire de ces fauteuils, la table de cette table...la lumière était le contraire de cette lumière / [...] Et le cigare, il fume le cigare maintenant ! » (J. Giraudoux, 1928, pp. 20-25). Ces éléments énumérés créent désormais un flou sur les indices des français qui cherchent à leur tour Forestier, un homme reconnu, perdu à la suite de la guerre il y a de cela sept ans. Par ailleurs, « les données de base », oscillent entre la nationalité allemande et française. D'ailleurs, Robineau en changeant l'environnement où doit se dérouler le cours de Geneviève et Siegfried, il souhaite identifier le personnage à Forestier :

SIEGFRIED : Moi seul peut-être je vous parais avoir un nom en ce bas monde !

GENVIEVE : N'exagérons rien.

SIEGFRIED : Pardonnez-moi ces plaines. Dans tout un autre moment, j'aurai aimé vous cacher pendant quelques jours les ténèbres où je vis. La plus grande caresse qui puisse me venir des hommes, c'est l'ignorance qu'ils auraient de mon sort. Je vous aurais dit que je descendais vraiment de Siegfried, que ma marraine venait de prendre une entorse, que la tante de ma tante était de passage. Vous l'auriez cru, et nous aurions obtenu ce calme si nécessaire pour l'étude des verbes irréguliers. (J. Giraudoux, 1928, p. 30).

Dans cet environnement incertain, le héros se présente comme le symbole de la vérité. Pour donner une nouvelle relation franco-allemande, il faut un homme pétri de valeurs sûres et Siegfried incarne cette possibilité. Donc, nous appréhendons par l'imaginaire que l'écrivain peut nous offrir un personnage qui véhicule des valeurs incontournables. La connaissance de soi devient le leitmotiv du héros : « Un prénom suivi d'un nom, il me semble que c'est la réponse à tout » (J. Giraudoux, 1928, p. 29). Les représentants de chaque État s'attendaient à des réponses du héros, mais il propose autre chose : celle de s'abstenir à donner de fausses informations identitaires dans les circonstances où l'on peut devenir célèbre. C'est pourquoi il reproche à Geneviève d'avoir dissimulé son identité lorsqu'elle se faisait passer pour une canadienne sous la houlette de Zeltén : « Vous êtes Français ? Pourquoi le cachez-vous ? » (J. Giraudoux, 1928, p. 29). En plus de la vérité qu'il incarne, le héros est hors pair puisqu'il est capable de lire les pensées « [...] Mais au-dessus de tous ces exercices funèbres dont je vous donne la parade, vous tendez poliment je ne sais quel filet de tristesse ». Il en fait de même pour adoucir les peines « [...] ne parlez pas ainsi... » (J. Giraudoux, 1928, p. 29). En changeant les sujets de discussion vers les éléments naturels qui donnent à réfléchir. Enfin, le dramaturge présente un homme qui donne l'espoir à l'inconnue sans arrière-pensées en faisant un recours à la morale : « je me dis quelquefois. Le destin est plus acharné à résoudre les énigmes humaines que les hommes eux-mêmes ». (J. Giraudoux, 1928, p. 31) À partir des valeurs susmentionnées, nous concevons que le dramaturge nous donne une orientation justifiant que le responsable est celui qui parvient à comprendre les autres.

Après avoir constaté la détermination du héros face à la française-canadienne qu'il a fait venir, Zelten décide en fin de déstabiliser une fois de plus Siegfried. Dans le dessein d'éviter des querelles avec Zelten, Siegfried se prononce : « Je ne suis pas Allemand » (J. Giraudoux, 1928, p. 51). C'est le début du tiraillement d'un homme entre deux nations présentées : « [...] voir ce duel livre en dehors de lui, non dans un déchirement de son être, mais entre deux femmes étrangères [Eva et Geneviève] » (J. Giraudoux, 1928, p. 55). Cette opposition, selon Heinrich et Thomas Mann est propre à l'auteur : « Giraudoux est un écrivain diplomate, germaniste de formation, désireux de renouer après la guerre des relations culturelles avec le frère ennemi allemand » (T. Mann, 1998, p. 510). Ce vœu, il le souhaite au moment où la tenue des conférences et la montée de la presse envisageaient une rupture totale. Le héros se retrouve alors entre une vision polémique et une nouvelle fraternité. C'est tout le génie de l'auteur qui apparaît, contrairement à son roman où il est question de la guerre qui opposait la France et l'Allemagne. Sa pièce devient une quête d'identité unifiée. Ce qui est important dans cette création du nouveau mythe au sens, est du fait que les deux femmes tiennent toutes à des valeurs qui sont conciliables :

EVA : Nous sommes dans une grande heure, vous la rabaissez.

GENEVIEVE : [...] mais je n'ai pas l'habitude de ces luttes, je ne vois pas autre chose à dire à Jacques. La grandeur de l'Allemagne, la grandeur de la France, c'est évidemment un beau sujet d'antithèse et de contrastes. Que les deux nations qui ne soient pas seulement des entreprises de commerce et de beauté, mais qui aient une notion différente du bien et du mal, se décident, à défaut de guerre, à entretenir en un seul homme une lutte minuscule, un corps-à-corps figuré, c'est évidemment un beau drame. Mais celui-là, Jacques, c'est pour le drame de demain.

EVA : peut-on savoir quel est celui d'aujourd'hui ? (J. Giraudoux, 1928, p.58)

La crise identitaire ou la question d'identité devient le centre des préoccupations, nous le remarquons par le fait que Geneviève à un moment donné n'arrive pas à identifier le français du Prussien. Cet aveuglement contribue à dissiper la distinction des uns aux autres, c'est ainsi que le Général Fontgeloy dit : « Je suis un autre Forestier ou un autre Siegfried, à votre choix » (J. Giraudoux, 1928, p. 34). Ici, nous observons également un fait important, car le général aussi fort soit-il emprunte le verbe avec considération : « [...] je viens seulement vous prier de partir... » (J. Giraudoux, 1928, p. 35). En considérant Siegfried comme Forestier, Geneviève soudoyé par Zelten veut le prendre. Il faut lire la volonté du général comme l'initiation à la diversité culturelle nonobstant ses vécus.

Pendant que le héros est cherché pour lui attribuer une identité, il s'avère un personnage en quête de réponse à certaines questions. Il devient une machine à question pour Geneviève lors de leur adieu éphémère. Par un ton romantique, le héros devient le maître des mots :

GENEVIEVE : Ai-je posé une question ?

SIEGFRIED : Tout de vous questionne, à part votre bouche et vos paroles. Dans cette timide et insaisissable ponctuation que sont les pauvres humains autour d'incompréhensibles phrases, Eva déjà me plaisait. Elle est un point d'exclamation, elle donne un sens généreux ou emphatique aux meubles, aux paysages près desquels on la voit. Vous, votre calme, votre simplicité sont question. Votre robe est question. Je voudrais vous voir dormir...Quelle question pressante doit être votre sommeil !.. On ne pourrait répondre dignement à cette instance de votre être que par aveu, un secret et je n'en ai pas. (J. Giraudoux, 1928, p. 41)

Le héros par la maîtrise du verbe nous oriente sur les figures de style du moins à la rhétorique dans laquelle il qualifie l'être humain d'«insaisissable ponctuation que sont les pauvres humains ».

En outre, il emploie métaphoriquement les deux femmes qui représentent les deux nations par des symboles. La première (Eva) est considérée comme un point d'exclamation qui exprime le sentiment positif, en d'autres termes l'amour pour son hospitalité « un sens généreux ». Mais il faut souligner également son estime pour la nature « aux paysages » et à l'urbanisme « aux meubles ». La seconde (Généviève) est l'interrogation, peut-être le héros fait allusion à sa présence dans le territoire allemand sans contrainte, mais aussi son courage à chercher auprès d'un Allemand une identité française.

Les trois actes de la pièce se tiennent en Allemagne, chez le Conseiller Siegfried dans un climat bouillonnant où sa célébrité et son non appartenance font objet de tiraillement. Cependant Jean Giraudoux dans une perspective de la déconstruction, situe le quatrième acte à un lieu stratégique, propre aux deux pays : « Garde-frontière, divisé en deux parties par une planche à bagages et un portillon. Gare allemande luxueuse et propre comme une banque. Gare française typique, avec un poêle et un guichet de prison. Il fait encore nuit. Le douanier français lit un journal » (J. Giraudoux, 1928, p. 60). La frontière oscillant entre les deux pays est considérée comme une zone de délimitation d'arrivée et de départ d'une nation à une autre, une identification territoriale qui annonce déjà la séparation et la mise en œuvre de l'appartenance. Ce lieu est tout un symbole de l'histoire à en croire Jules Brody :

[...] superposer à la ligne idéal [...] Au bout du compte, c'est cette guerre, ses présupposés culturels, son folklore, ses mythologies, ses implications métaphysiques, ainsi que ses retentissements politiques pendant les années vingt, que Forestier/Siegfried refuse justement d'intérioriser... (J. Brody, 2002, p. 62).

De ce fait, le héros ramène les deux communautés pour leur offrir des pistes de réflexion puisque le partage de sa personne est cher à chaque partie. Le génie du dramaturge apparaît nettement affiché par la création « d'une ligne idéale ». Néanmoins, c'est une gare hybridée où l'on peut passer d'un pays à un autre sans s'apercevoir avec des douaniers qui se parlent, se comprennent et se respectent : « Pietri ; Guenten Tag. Schumann/ Schumann : Bonchour Piétri » (J. Giraudoux, 1928, p. 62-63). Tous les personnages sont guidés par la réunification des deux nations. D'abord Siegfried jusque-là indécis avoue son désir de déconstruire le passé du moins l'idéal qu'un Allemand avait pour le français vice-versa :

SIEGFRIED : [...] Un convalescent comme moi, aurait plutôt besoin en effet d'une minuscule. Celui qu'on ampute subitement de l'Allemagne et sur lequel on charge la France, il faudrait que les lois de l'équilibre fussent vraiment bouleversées pour qu'il n'en éprouvât aucun trouble. Je vous dirai que j'ai songé, avant-hier, à disparaître, à chercher un asile dans un troisième pays, dans un pays que j'aurais choisi autant que possible sans voisins, sans ennemis, sans inaugurations de monuments aux morts, sans morts. Un pays sans guerre passée, sans guerre future... Mais plus je le cherchais sur cette carte, plus les liens au contraire qui serraient, et plus les liens au contraire qui m'attachent aux nations qui souffrent et pâtiennent se resserraient, et plus je voyais clairement ma mission. (Jean Giraudoux, Siegfried, 1928, p. 65)

Il dénonce toute initiative pouvant remettre en cause l'espoir de la France et l'Allemagne, car les généraux lui ont proposé une « belle mort ». Pour convaincre les deux parties, il critique systématiquement le rapport désagréable qui s'est construit jadis entre eux avant de souligner la nécessité de sacrifice ultime. Il estime qu'il écrit une nouvelle page en tournant définitivement le passé pour songer à un futur décrit en ces termes : « [...] je ne vous abandonne pas. Je ne vous

fuis pas. Dans cette Europe que le gel recouvre d'un uniforme... » (J. Giraudoux, 1928, p. 66). Il pose les bases de l'union Européenne et son idéologie dans sa globalité enrichie par l'acceptation de l'autre et le partage de ses valeurs auprès de tous. Tous ces échanges se concluent lorsque que Siegfried apercevait un village de la France qui lui permet de retrouver sa mémoire. Jean Giraudoux laisse le reste de l'histoire inachevée avec des interrogations sur le choix final de son héros puisqu'il est hybride. C'est toute la particularité du dramaturge qui donne des pistes de réflexion à long termes. Il faut noter que la déconstruction du mythe franco-allemand est à comprendre dans le cadre d'une ouverture vers un avenir non tâché de souillure du passé. C'est ce qui fait de l'écrivain un visionnaire s'il l'on compare la période de rédaction de la pièce à nos jours. Siegfried traite le différend franco-allemand avec justesse, dans la mesure où nous remarquons une large ouverture de dialogue entre les personnages de sensibilité différente. Ce constat pousse Jules Brody à qualifier :

[...] le dialogue girauducien est un lieu d'un débat en porte-à-faux où les interlocuteurs n'apprennent jamais rien, où on ne persuade jamais personne de la moindre chose, où on n'est jamais persuadé par personne de quoi que ce soit, mais où, curieusement, personne n'a jamais tout à fait raison ni tout à fait tort. Au cours de ces bizarres échanges verbaux, les thèses sont équilibrées par leurs antithèses... (J. Brody, 2002, p. 60).

Même si la pièce n'est pas « une pierre angulaire », elle reste un texte littéraire jetant les bases de résolution du différend ci-dessus évoqué par la vertu du dialogue.

Conclusion

En définitive, cet article s'appuie sur le mythe franco-allemand pour déconstruire un passé houleux, des sentiers battus en mettant en exergue un renouvellement. Il ressort plusieurs valeurs compatibles pour un devenir meilleur incarné par l'homme à qui chacun se reconnaît. La confrontation des idées préétablies par les Allemands et les Français est une occasion pour le dramaturge d'interpeller les responsables au renouveau, c'est-à-dire l'union et la paix universelle. L'état actuel des relations franco-allemandes témoignent de la nécessité de tourner une page pour une autre.

Bibliographie

BERTHELO Francis, 1993, *La métamorphose généralisée*, Paris :Nathan.

GHERCHANOC, Florence, et HUET, Valérie, 2007, « Pratiques politiques et culturelles du vêtement », in *Revue historique* 1, pp 3-30. <https://www.cairn.info/revue-historique-2007-1-page-3.htm>. (27/12/2020).

BODY Jacques, 1975, *Giraudoux et l'Allemagne*, Paris, éditions Didier.

BRODY Jules, 2002, « Deus ex machina, ou le mythe de l'intrusion divine dans le théâtre de Jean Giraudoux ».

CAMPICHE Mercier, Marianne, 1983, « Originalité de "Siegfried" dans le répertoire français en rapport avec l'Allemagne (1905-1928) », in *Revue d'histoire littéraire de la France* (), p. 742. En ligne <https://www.jstor.org/stable/40528075>, (consulté, (07/11/2021)).

El HIMANI Abdelghani, 2011, *Jean Giraudoux: néo-romantisme ou nouvelle modernité*. Faculté des Lettres et des Sciences Humaines.

GIRAUDOUX Jean Pierre, 1982, « D'un fils », in *Jean Giraudoux Théâtre complet*, éditions sous la direction de Jacques Body avec la collaboration de Marthe Besson-Herlin, Etienne Brunet, Brett Dawson, Janine Delort, Lise Gauvin, Gunar Graumann, Wayne Ready, Jacques Robichez, Guy Teissier, Colette Weil, Collection de la Pléiade, N.R.F. éditions Gallimard, Paris, p. X.

GUILLEMETTE Lucie, et COSSETTE, 2006, "Deconstruction and différance", En ligne <http://www.signosemio.com/derrida/deconstruction-et-differance.asp>, (31/12/2020).

KONTA Issa, 2022, Les métamorphoses dans l'écriture dramaturgique de Jean Giraudoux, (dir) Boubacar CAMARA, Université Gaston Berger de Saint-Louis (Sénégal).

MARTUCCELLI Danilo, 2002, *grammaire de l'individu*, Paris, Gallimard.

SCHNEIDER, Michel, 1985, *Voleur de mots*, Paris, Gallimard.

THOMAS Mann, 1998, « Les désarrois de l'identité allemande dans Siegfried et Le limousin (1922) de Jean Giraudoux et Der Zauberberg (1924) », in *Revue de Littérature comparée, Didier Erudition*, n° 4, octobre-décembre, p. 510. En ligne : <https://scholar.google.fr>, (07/11/2021).

TRANSFRONTALIERE C., 2006, *Guide pratique de la coopération transfrontalière*. En ligne <http://www.espace-tansfrontalier.org>, (20/12/2020).

Processus d'évaluation de cet article:

- **Date de soumission: 15 avril 2025**
- ✓ **Date d'acceptation: 19 mai 2025**
- ✓ **Date de validation: 15 juin 2025**